



présente

La fée de l'eau

Une nouvelle inédite

De Bernard BOUDEAU

pour le

Chemin d'arts in situ

« Au fil de l'Aunette » 2014

© Bernard BOUDEAU 2014

La fée de l'eau.

Un café comme des dizaines d'autres, comme il y en avait des centaines avant que les jeunes ne s'en aillent, avant qu'ils ne laissent les vieux tout seuls à regarder la terre de leurs yeux fatigués. Elle poussa la porte, demanda la route de la ferme Rouvray, un chemin qu'elle connaissait, mais elle devait faire savoir qu'elle allait le parcourir. Plus qu'une coquetterie, la raison même de son passage.

Le type au bar, un gros qui asséchait les héritages successifs que lui avaient laissés ses ancêtres se mit à essuyer le comptoir en la voyant entrer. Ce n'était pas la manifestation d'un soucis de propreté, c'était sa façon à lui d'exprimer sa gêne en voyant apparaître un être humain dans son champ visuel, encore plus lorsqu'il s'agissait d'une femme, encore pire pour une inconnue. Celle qui venait d'entrer était tout ça, en plus d'être jolie, au centuple.

- Bonjour ! fit-elle en regardant le gros homme, je voudrais aller au Rouvray. Sa voix était claire, limpide, elle coulait comme une caresse humide sur ce qu'elle touchait.

Il se cramponna à son chiffon, s'en alla un peu plus loin, vers l'ombre, vers les recoins crasseux, à l'abri des regards.

- Vous voulez y voir quelqu'un ?

Il entrouvrit la bouche, suspendit les mouvements de sa main. Ne rien faire, ne plus rien faire que la regarder, la contempler.

- Oui, je viens voir Philomène Coutéron.

La voix de la fille n'était rien comparée à son regard. Comme une lampe allumée, il emplissait la pièce d'une lueur nouvelle, irréaliste. Depuis qu'elle était entrée dans la pièce, les ombres s'étaient écartées, et, là-bas contre les murs, semblaient danser une farandole impalpable.

- Voir, Philomène ! La Philo !...

La Philo ! plus personne ne la demandait, plus personne ne cherchait à la rencontrer. Elle ne vivait pour ainsi dire plus. Toute seule, là-haut, dans sa ferme maudite, elle n'en finissait plus de se racornir, de se dessécher comme un vieux fruit, vidé de sa chair, débarrassé de sa substance. Elle était morte depuis si longtemps sans se décider à partir.

- Elle m'attend.

- Elle ! Elle vous attend ! Mais qui vous êtes pour qu'elle vous attende. Il grommela, elle attend personne, une éternité qu'elle attend plus rien.

La Philo ! L'apparition était folle. Qui pouvait venir voir la Philo ? Qui voulait monter au Rouvray. Il se remit à essuyer son zinc, se rapprocha un peu de la femme aux yeux couleur de fontaine.

- Je suis venue réparer.

- Réparer? qu'est ce qui est cassé ?...

Un moment d'inattention, il avait voulu attraper un nouveau chiffon sous le bar et la fille était partie. Pas le temps de savoir son nom, de lui demander ce qu'elle rafistolait. Comme si la lumière avait disparu avec elle ! D'un coup il trouva qu'il faisait trop sombre, il alluma la vieille lampe crasseuse, à l'ancienne, en tirant sur une chaînette qui pendait de l'abat-jour constellé de chiures de mouches.

En montant au Rouvray chez Coutéron elle croisa d'autres hommes. Elle s'était arrangée pour être sur le passage de ceux qu'il fallait qu'elle rencontre. Ce n'était pas suffisant de venir, il fallait répandre la nouvelle, le faire savoir.

- Je l'ai vue moi aussi, raconta Jeannot le nez piqué dans son 51.
- Elle t'a dit comment elle s'appelait ?

C'était ça qui semblait les inquiéter, son nom, plus que ses yeux étranges, ses cheveux perpétuellement mouillés, sa voix qui coulait cristalline, comme de l'eau.

- Résurgence ! C'est ça, elle a dit qu'elle était une sorte de résurgence.
- Moi elle m'a dit qu'elle venait réparer.
- Résurgence ! c'est un nom d'ici ?
- Non ! ni du bourg, ni même de la commune.
- Elle est partie chez la Philo...
- C'est ce qu'elle a dit.
- La Philo !... y'a qu'une gogolle pour vouloir aller là-haut.

Une démente, une démons, une divinité d'un autre âge, rien qu'ils ne puissent évoquer sans soulever de trop anciennes croyances, sans frissonner, sans vouloir admettre leurs peurs. Les coudes se levèrent, une façon de conjurer les sortilèges.

- La tournée est pour moi, fit René en claquant son verre sur le zinc.

La Philo, tout le monde ici connaissait l'histoire. Sa mère, mise enceinte un jour de permission, en 17, par son mari, rescapé du *Chemin des Dames*. Il avait profité des premières permissions accordées après les mutineries. Un moment volé à la guerre ! Ils avaient été nombreux ce printemps-là à se dire qu'ils s'aimaient pour la dernière fois.

Ensuite, le soldat Coutéron, n'avait jamais rejoint son régiment. Certains avaient dit qu'il se planquait au Rouvray. Les gendarmes étaient venus, avaient fouillé la ferme et les dépendances sans rien trouver. On avait, par la suite, raconté qu'il était parti en Algérie, ou au Maroc, c'était selon celui qui racontait. Tout le monde semblait d'accord pour dire qu'il était passé par l'Espagne.

La honte s'était abattue sur sa jeune épouse, sur l'enfant qu'elle portait, sur tous ceux qui avaient été proches du déserteur.

Jamais le nom du première classe Raoul Coutéron n'avait été gravé sur le monument aux morts. Le granit ne convenait pas aux traîtres. Aux cérémonies du onze novembre, les enfants des écoles, engoncés dans leurs manteaux, les mains bleuies par le froid, récitaient mécaniquement des listes qu'ils ne comprenaient plus :

- Coulon Louis
- Mort pour la France, répondait un autre, souvent un camarade de classe.

La litanie continuait, les gamins grelotaient. A la fin il y aurait les gerbes, la sonnerie aux morts, celle que jouait un grand, un de ceux qui avaient appris des rudiments de musique, qui savait souffler dans un clairon.

- Coutard Marcel.
- Mort pour la France
- Draveil Albert
- Mort pour la France

Aucune place entre Coutard et Draveil, Raoul Coutéron avait été rayé des mémoires, balayé, effacé. Maintenant on attendait la disparition de sa fille, la Philo, pour jeter le nom aux oubliettes, pour le faire disparaître à jamais de la mémoire collective.

Et elle qui n'en finissait pas de refuser de mourir, qui comme un dernier reproche à la collectivité, repoussait l'idée même de s'en aller.

Le Rouvray, une ferme qui aurait pu être un château. Autrefois, avant la disgrâce, ceux qui vivaient là portaient haut, faisaient figure d'aristocrates. Les meilleures terres, les meilleurs pâtures... et puis l'opprobre était arrivé et n'était jamais reparti.

La jeune femme entra dans la pièce immense, La Philo se tenait près de la cheminée monumentale, la place des vieux, l'endroit où ils se réchauffaient tandis que les enfants jouaient autour de la table. Ici pas d'enfant, personne pour alimenter le foyer. Ici, il n'y avait que la vieille femme toute seule devant l'âtre noirci. Une aide venait s'assurer qu'elle ne manquait de rien, lui apportait ses repas, venait l'assister au moment de rejoindre son lit. Un service du conseil général qui étendait ses prestations au-delà des malédictions.

- Philomène ! murmura la jeune femme. La voix avait la douceur fraîche d'une bruine d'été.

La Philo regarda dans sa direction, on aurait pu croire qu'elle la voyait. Comme si dans un dernier effort ses yeux s'étaient à nouveau chargés de vie.

- Je suis venue vous parler de lui.
- Mon père !...
- Votre père.
- Pourquoi avoir attendu si longtemps ?
- Je ne pouvais pas me dégager, j'étais prisonnière.
- Je sais, je vous entendais appeler au secours. Elle esquissa un triste sourire, je ne pouvais rien faire, je ne savais même pas ce que vous vouliez.
- Rétablir la vérité.
- J'attendais.

La jeune femme vint tout près de Philomène, elle approcha ses lèvres de son oreille. Est-ce qu'elle lui parla ? Est-ce qu'elle fit glisser directement les images que produisait son esprit vers celui de la vieille femme ?

- Il ne vous a pas abandonnées, ni vous ni votre mère.

Elle voyait un homme en uniforme bleu, son père, le soldat de première classe Raoul Coutéron. Il marchait sur un chemin, un sentier, dans une forêt. Sur son dos, son barda, il rentrait à la caserne, permission terminée, il était sur le chemin du retour.

- Il a l'air triste.
- Il vient de laisser votre mère. Il retourne au combat, à la tranchée, au carnage...

Il y eut un cri, l'homme en uniforme s'arrêta, tendit l'oreille. Quelqu'un appelait, "à l'aide, au secours". Une voix de femme, il posa son baluchon, courut.

Une clairière, une source en bordure de sentier, un point d'eau, un lieu où même les prédateurs les plus féroces accordent un répit à leur proie.

La mêlée était féroce, deux hommes, une femme. Elle se débattait, criait, ils cherchaient à l'immobiliser. La femme était blessée, du sang coulait d'une entaille à son cuir chevelu. Pas besoin d'être devin pour comprendre les intentions des scélérats. Coutéron avait un bâton à la main, un puissant bâton de marche. Il en asséna un grand coup sur les côtes de l'homme le plus proche. L'agresseur jura, roula sur le côté.

- Qu'est-ce que tu fous ? fit son complice en voyant s'échapper leur victime.
- Je crois que je suis arrivé au bon moment.

Les agresseurs surpris avaient lâché la jeune fille qui en profitait pour s'enfuir.

- Et des soldats en plus !

Les deux rajustèrent leurs uniformes.

- On voulait pas lui faire de mal.
- Ben voyons ! Coutéron nota mentalement le numéro de régiment qui figurait au revers du col des deux fripouilles.

Les deux semblaient serins, détendus. Il aurait dû se méfier. Un troisième larron arriva sans bruit dans son dos. Le poignard fabriqué à partir d'une Rosalie¹ récupérée sur un champ de bataille ne lui laissa aucune chance.

- Et on ne l'a jamais retrouvé, gémit Philomène.
- Ils ne voulaient pas laisser le corps à la vue, ils l'ont enterré dans le bois et en creusant ils ont changé le cours du ruisseau, puis la ligne de front est arrivée jusque là et tout a été bouleversé.
- Mais ensuite...
- Ensuite, il a fallu longtemps, très longtemps pour que le cours des choses reprenne la voie qui était la sienne.
- Pourquoi êtes vous venue ?
- Il le fallait, rétablir sa mémoire, la vérité.

Le point d'eau est sacré, on y fait une trêve, c'était davantage qu'une loi humaine que les voyous avaient profanée. La main de la jeune femme sur le bras de Philomène avait la fraîcheur d'une source.

Plus tard, en novembre, après que Philomène s'en fut allée rejoindre les étoiles, les enfants des écoles revinrent réciter mécaniquement les listes de ceux dont les noms étaient immortalisés dans la pierre du monument.

- Coutard Marcel
- Mort pour la France
- Coutéron Raoul
- Mort pour la France
- Draveil Albert
- Mort pour la France

Jamais personne ne se souvint qu'un temps la vérité avait été autre. Le soldat de première classe Raoul Coutéron avait retrouvé sa place, le cours de la vie avait retrouvé son sens.

Bernard BOUDEAU Avril 2014

¹ Rosalie : surnom donné à la baïonnette française, probablement inventé par les chansonniers de l'époque.